

MARCEL THIÉBAUT

ÉVASIONS
LITTÉRAIRES

nrf

Cinquième Edition

GALLIMARD

A VALERY LARBAUD

JEAN GIRAUDOUX

On ne saurait apprécier l'œuvre de Giraudoux, si l'on est décidé à se montrer intransigeant sur ce qui constitue traditionnellement la substance même des romans : le sujet, les hommes. Des sujets, Giraudoux ne se préoccupe guère et l'on doit se résigner à faire comme lui. Sa composition échappe aux règles traditionnelles. Les rapports de proportion qui unissent les diverses parties de ses ouvrages sont souvent surprenants. Les épisodes auxquels nous avons coutume de voir accorder de l'importance, la mort romanesque du principal personnage par exemple, peuvent fort bien être expédiés en cinq lignes, tandis qu'une remarque de détail se trouve à l'origine d'un long développement. Aucune des scènes dites « à faire » n'est faite, mais des incidents minimes sont amplifiés, portés en pleine lumière. Les personnages ne nous communiquent aucune émotion. On ne nous a pas priés d'assumer la charge de leurs sentiments et nous acceptons d'une âme égale l'annonce de leur réussite ou celle de leur déchéance.

Bien que ses décors soient parisiens, limousins, américains, océaniens, Giraudoux ne nous transporte dans aucun lieu précis de la terre, mais dans un monde de féerie, et ce sont les plaisirs de féerie qu'il

nous fait goûter : disparition de ces mesquins petits ennuis qui constituent d'ordinaire la trame de nos journées, allégresse musicale, plaisir de n'avoir affaire qu'à la jeunesse, au printemps, à la tendresse, plaisir de circuler à l'aise dans un monde de poésie.

*
**

Les hommes qui peuplent cet univers ne sont pas strictement semblables à ceux que nous pouvons rencontrer sur notre globe terraqué. On a pourtant voulu reconnaître quelques-uns de nos contemporains, et des plus célèbres, parmi les personnages de Giraudoux. Des traits de ressemblance indéniables ne suffisent pas à justifier tout à fait ces hypothèses. Sans doute l'auteur a songé, certain jour, à Poincaré, à Berthelot, mais ces hommes illustres ont été par ses soins si fortement transposés qu'ils n'auraient pu se reconnaître entièrement dans ces « portraits », sans excès d'orgueil ou d'humilité. Les humains, dans les livres de Giraudoux, n'ont pas leur densité réelle. Ils sont stylisés, tirés vers le personnage-type. Il faut penser ici à La Bruyère, à ses portraits, à son distrait qui est un pur distrait, un distrait pour mythes. Il y a des romans entiers de Giraudoux, *Juliette au pays des hommes* par exemple, qui sont des galeries de personnages purs. Auprès du collectionneur modèle et de l'écrivain « absolu », un vaniteux s'y enorgueillit d'avoir porté son péché à une perfection que les hommes n'avaient jamais atteinte, malgré leurs efforts.

On rencontre aussi, il est vrai, dans ce monde aimable, quelques jeunes gens de nature plus complexe, charmants et indifférents, don Juans de l'École

des Indifférents, amants jeunes et beaux, parfaits secrétaires généraux de ministère. C'est dans ces enveloppes privilégiées que se glisse, sans se laisser d'ailleurs entraîner à de bien précises confessions, l'auteur lui-même.

Quant aux femmes, leur grand nombre nous charme sans nous abuser. Il y a cent femmes dans l'œuvre de Giraudoux, mais il n'y en a qu'une, une femme idéale, la Béatrice de l'auteur¹. Béatrice transportée dans la vie conjugale, et sollicitée de satisfaire à certaines conditions : ne jamais parler de son passé, de sa famille; montrer toujours un visage souriant; de la douceur; laisser à son compagnon le soin d'interrompre lui-même les silences; *ne jamais faire deux fois le même geste, consentir à se priver d'amour pendant des mois entiers, à rester vierge dans les outrages, à ne jamais confier une de ses pensées, à ne pas concevoir, à ne pas vieillir*, à boire d'un trait les verres qu'on lui tend sans demander le nom des boissons; à être soumise, à ne pas rechercher le bonheur, mais à l'attendre sans se plaindre; à être souterraïne et éloignée d'elle-même, à être parfaite et, dans sa perfection, convaincue qu'un jour ses qualités mêmes lasseront l'homme qui est né libre et la quittera à jamais pour avoir le droit de regarder seul les paysages. Les femmes de Giraudoux sont des esclaves.

Quelques-unes pourtant, qui sont les narratrices des livres où elles figurent, s'éloignent de ce type.

1. Cette ressemblance des femmes peintes par Giraudoux ne tient pas seulement à ce qu'elles reflètent un même idéal. Pour l'expliquer, il faut peut-être se reporter à cette phrase : « *Il me semblait que les femmes forment sur le monde une masse qui se confond, respirant à la même cadence, tandis que les hommes vivent isolés, solitaires...* »

Ainsi Suzanne, celle qui est perdue dans le Pacifique. La subtilité de ses raisonnements ne nous laisse aucun doute sur sa nature réelle : cette femme-là, si proche des jeunes indifférents, c'est Giraudoux lui-même qui, las de ses incarnations masculines, s'est offert la distraction de quelques mois d'hermaphroditisme. Car il est de tous les écrivains contemporains celui qui peut avec le plus d'aisance changer de sexe.

Les personnages féminins de Giraudoux sont généralement des jeunes filles. La liste de celles qui figurent dans son œuvre serait longue. Parfois elles se rassemblent par dizaines comme pour une procession ; mais ce n'est que pour permettre une tirade qui célébrera leur beauté collective. Giraudoux a écrit sur les jeunes filles les plus ravissantes pages qu'on puisse imaginer : voyez *Provinciales*, voyez *Intermezzo*¹. Nous en lirons d'autres encore, sans doute. Giraudoux ne semble pas, en revenant sur un sujet, épuiser sa veine. Au contraire : sa virtuosité renouvelle sa virtuosité.

Giraudoux aime les jeunes filles, comme il aime la jeunesse : tout ce qui commence, tout ce qui est symbole joyeux de la vie : le matin, le printemps. Il les aime, parce qu'elles ignorent leur nature, parce qu'elles accueillent tous les espoirs, parce qu'elles

1. « Assises dans les prairies, leur ombrelle ouverte, mais à côté d'elles, accoudées aux barrières des passages à niveau et souhaitant la bienvenue au voyageur par un geste d'adieu, ou sous leur lampe derrière la fenêtre, avec une ombre pour la rue et une pour la chambre, égales aux fleurs en été, égales en hiver à la pensée qu'on a des fleurs, elles se disposent si habilement parmi la foule des hommes, la généreuse dans la famille des avares, l'indomptable parmi des parents aveugles, que les divinités du monde les prennent, non pour l'humanité dans son enfance, mais pour la suprême floraison, pour l'aboutissement de cette race dont les vrais produits sont les vieillards. » (*Intermezzo*).

attendent la perfection, la grandeur : tout ce que l'homme inconnu doit leur apporter. Leur puissance de rêve est si forte que pour elles les parois de la réalité sont transparentes. L'homme qu'elles aimeront saura d'ailleurs les leur rendre opaques. Elles perdront, en se donnant, cette puissance de création poétique qui faisait d'elles l'ornement naturel du monde féerique de Giraudoux. Elles seront rejetées violemment dans leur nature physique.

L'homme qui exécute ce tour de force n'en tire pas toujours une immense satisfaction. Quand il s'approche d'une femme, *elle n'est plus que l'ombre de celle qu'il désirait connaître*. Si par impossible il est heureux auprès d'elle, son bonheur lui pèse comme une chaîne. La pensée de la femme est toujours plus agréable que la femme elle-même. Rêver d'amour, « cristalliser » autour d'une image féminine, voilà qui est parfait à condition de se tenir loin de l'aimée. Si on l'approche, la méthode ne vaut plus rien. Magnifier la pensée d'une femme qui est entrée réellement dans votre vie, c'est la tromper; c'est placer en tiers dans le couple un mirage¹. Sous toutes les pages brillantes que Giraudoux a consacrées aux femmes, coule un filet d'amertume, qu'il appartient à une prostituée de faire surgir un instant en plein jour : « Frère, l'amour n'est pas drôle ! » dit-elle.

*
**

Un voile de pudeur est étendu sur tout l'univers de Giraudoux. Pudeur de sentiment, horreur de la confession larmoyante. Pudeur en amitié : confiden-

1. C'est un des sujets du *Combat avec l'Ange*.

ces interdites. Pudeur devant l'acte sexuel à une grande distance duquel le récit est presque toujours maintenu par de mystérieux silences. Mais, si l'on tait l'étreinte, on y pense. On rêve officiellement d'un monde, où l'accouplement serait *inconnu ou inutile*, où les rapports entre les êtres ne seraient que des flexions, des consentements, des transparences, où l'on serait débarrassé de cette pression exercée par la présence humaine à laquelle une Suzanne est si sensible, qu'elle s'évanouit, quand, après six ans de solitude, un être s'approche d'elle à dix pas.

Mais derrière ces brouillards candides, on devine dissimulés quelques êtres moins éthérés... et plus entreprenants. Ils paraissent parfois, au milieu de ces décors blancs, et l'on s'étonne tout à coup de voir, dans la réconfortante liberté d'une tragédie, une lame briller. Le meurtre, ni la violence ne paraissent leur coûter le moindre effort. Et ils trouvent aussi pour dépeindre les joies d'une cruelle ardeur, qu'ils se promettent de goûter dans l'amour, des expressions d'une pertinence admirable qui fait rêver. C'est à se demander si tous les autres héros de cet univers quasi virginal ne se maintiennent pas dans la pureté, par peur de déchaîner leur propre violence.

*
**

Un des attraits de la jeune fille, c'est qu'elle est libre. C'est précisément le seul titre de noblesse qui soit valable dans l'univers de Giraudoux. Lui-même est merveilleusement libre. Il l'est, comme écrivain, vis-à-vis de son sujet par les prémisses duquel il ne se croit pas engagé. Il l'est — et tous ses personnages avec lui — vis-à-vis de la réalité.

S'il s'agit du passé, des données écrites de l'histoire, de la légende, de la géographie, Giraudoux se reconnaît dans un état d'indépendance absolue. Rien ne lui fait horreur comme la répétition, le mécanisme. Avec lui les départements changent de chef-lieu, les races animales de caractères, les îles d'Océan. Dans un univers de féerie il serait exaspérant de trouver toujours Athènes dans l'Attique. Qu'Athènes change! Giraudoux y met de l'espièglerie. Et une fantaisie assez juste pour qu'on ne songe pas d'ordinaire à protester. Il fait parler Bismarck, Toulet; il réorganise les nuits de Verlaine. Ce n'est pas le chancelier de fer tel que les mémoires le peignent, mais c'est lui encore. Tel est le secret de qualité de quelques-unes de ses inventions : elles sont d'apparence absurde et de substance vraie; espièglerie au delà et non en deçà de la connaissance.

Il arrive pourtant qu'en taquinant, à son exemple, la vérité « des livres », tels personnages de Giraudoux s'engagent dans des jeux bien bizarres : un curieux refait l'Histoire pour vérifier la liberté des personnages célèbres; un autre loge toutes les grandes injustices aux Etats-Unis, crucifiant Jésus à New-York, empoisonnant Socrate à Chicago; un fantaisiste transforme tous les hommes illustres en champions de sports. Qui aurait pu rattraper Louis XVI à Varennes, s'il avait excellé à la course à pied?... Il y a quelque puérité, parfois, dans l'esprit de ces hommes libres.

On apprécie davantage l'indépendance dont ils jouissent en face du présent: il n'y a pas, pour eux, de question d'argent. Que vous soyez riche ou pauvre, cela ne change pas, du reste, les vrais problè-

mes humains. Les questions de métier n'ont pas davantage d'importance. Les professions demeurent presque toujours vagues, nous ne rencontrons que rentiers, collectionneurs ou fonctionnaires. Beaucoup de fonctionnaires... Le Fonctionnaire a du loisir : avec un titre amusant et une majuscule symbolique, il prend place tout naturellement dans le monde féerique : il est *l'Inspecteur*, *l'Agent voyer*, *le Contrôleur des poids et mesures*.

Que seraient tous ces avantages, si ces mâles heureux n'étaient libres vis-à-vis des femmes? Ils le sont ou se préoccupent passionnément (c'est leur seule vraie passion) de l'être. Jeunes, ils flirtent avec les jeunes filles, bien décidés, même si le jeu va très loin, à ne pas s'engager. De l'une à l'autre, ils passent sans arrêt, avec un petit regret parfois de perdre ainsi leur place. Mais ils seraient bien plus désolés encore si leur place était gardée. Ils jouent perpétuellement avec le mot amitié, qui donne bien des facilités. Ils sont tendres et égoïstes. Une femme qui les presse de prendre une attitude nette, de prononcer un mot décisif les met au supplice. Leur regard s'attache avec désespoir aux arbres, aux clochers. « Là-bas sur l'horizon, — songent-ils, — on n'est pas contraint de choisir. » Choisir, c'est se lier... S'ils se marient cependant, ils sont aussitôt tentés de fuir le bonheur partagé, comme une catastrophe. Jérôme Bardini quitte une femme parfaite et qu'il aime; il rencontre sur un autre continent une jeune fille non moins parfaite qui l'émeut tout autant. Son désir de fuir renaît aussitôt. Il ne peut supporter que la présence d'un petit garçon aussi indépendant que lui.

En face des chocs moraux, d'un malheur, d'une mort, ces êtres privilégiés — triomphe de la liberté

— restent maîtres d'eux-mêmes. C'est qu'ils sont par essence mobiles, comme l'auteur lui-même qui, s'il décrit un vaste paysage, court d'un bout de l'horizon à l'autre, picore des formes, des couleurs, juxtapose de petites touches. La vraie douleur, c'est l'immobilité, l'hallucination sur la cause de la douleur. Je pense à mon ami mort. Je ne pense qu'à lui. Voilà précisément ce que ne peut pas faire un personnage de Giraudoux. Mille associations d'idées le sollicitent, le long desquelles il s'élançe. Son esprit fuit, se réfugie dans la vitesse comme dans une consolation. Du monde des objets l'homme passe sciemment à celui des représentations. Il y a là l'esquisse d'un traitement spirituel, visant, tout simplement, à transformer le monde. Il va de soi qu'il n'est pas à la portée de tous. Pour commencer par le commencement, il faudrait parler de la médication par la métaphore.



C'est tout un système d'évasion. L'évasion hors du réel dans le monde intérieur. On ne connaît au reste (nos ressources sont bien limitées) que deux sortes d'évasions. L'autre, c'est l'évasion dans l'espace : le voyage, le dépaysement. Il est amusant de penser que Giraudoux et Morand ont travaillé en face l'un de l'autre, quelque temps, dans un même bureau aux Affaires étrangères. Ecrivains réunis par une administration qui a le goût des allégories, l'un d'eux s'enfuit dans un monde à trois dimensions, prend le train, le bateau ou l'avion. L'autre, Giraudoux, a la coquetterie d'ajouter une dimension au monde où il se réfugie : le temps. La machine dont il use pour ce genre de voyages, c'est la métaphore.

Véhicule des plus sûrs auquel on s'étonne que Wells n'ait pas songé pour ses deux explorateurs qui se promenaient à travers les siècles.

Tous les poètes usent de métaphores. C'est l'alphabet de la poésie. Mais on se sert, d'ordinaire, des lettres que les autres ont inventées. Giraudoux se refuse à cette servile commodité : il invente ses images lui-même inlassablement, et ses inventions sont exquisés¹. Nous leur devons d'être maintenus constamment dans un monde poétique. C'est une création perpétuelle, où la volonté de faire du nouveau n'est pour rien. Giraudoux n'a aucune coquetterie, hors celle d'écrire pour lui-même. Il obéit seulement à une inclination naturelle de son esprit, qu'il a indiquée d'un trait de plume, au passage, dans l'*Ecole des indifférents*. « *De grandes ressemblances balafrent le monde et marquent ici et là leur lumière. Elles rapprochent, elles assortissent ce qui est petit et ce qui est immense. D'elles seules peut naître toute nostalgie, tout esprit, toute émotion. Poète, je dois l'être, elles seules me frappent.* »

L'expression littéraire de ces ressemblances, on voit bien que ce sont précisément les métaphores. Il

1. Voici prises au hasard, dans la riche série, deux métaphores de Giraudoux. *A mesure que j'approchais* (Suzanne va voir une épave jetée par la tempête sur la côte de son île), *j'étais moi-même entourée et drapée d'un voile d'oiseaux excités, je devenais une créature géante, aérée, avec au centre un petit corps de femme.* — *Cette vigne vierge qui n'a pas de raisin, parce que le vin éclata avant l'automne dans ses feuilles pourpres.* (Le « parce que » ne doit pas tromper : c'est bien là une métaphore.) Il est des mots : *la lune, les yeux*, sur quoi l'invention de Giraudoux est intarissable. La lune est un œuf que lance un jet d'eau, un cachet sans initiales, elle tourne comme un ventilateur. Les prunelles oscillent comme des niveaux; ce sont de pauvres bouées; les couleurs s'y collent. On regarde dans les prunelles comme dans les porte-plumes qu'on rapporte de Lourdes ou des Sables-d'Olonne, etc...

y a en elles, ou plutôt dans le mouvement intellectuel qui les fait naître une vertu libératrice. Elles annulent ou atténuent la valeur du présent. Si je compare spontanément un fleuve à une anguille, le fleuve qui est sous mes yeux n'est plus seulement un fleuve, il est aussi une anguille. Elle peut se retourner, montrer son ventre. Giraudoux, en employant la métaphore, se détache du réel. Il écrit : *L'agent voyer et le père Binoche suivaient la route nationale, oubliant qu'ils marchaient, ainsi qu'un bateau suit le fil d'un fleuve.* Le fleuve remplace la route; métaphore : mais elle n'est qu'un point de départ. Giraudoux ne va pas abandonner sa comparaison. Grâce à elle nous allons secouer décidément la poussière des chemins. *L'agent voyer et le père Binoche ralentissent d'eux-mêmes aux villages, comme dans une écluse.* Les deux promeneurs, par la seule vertu de la métaphore, ont trouvé moyen de changer de mode de locomotion : ils naviguent réellement sur les routes.

Cet exemple entre des centaines. Parfois le changement de plan s'accomplit en une ligne. « *Au bout des avenues le château s'ouvrait avec ses doubles ailes comme un éventail, claquait, se fermait.* » Parfois la substitution s'opère sur des séries de grands modèles. Ainsi Giraudoux découvre entre un garde-barrière esthonien et un Dubardeau, ministre de la République française, entre une jeune fille et une biche *certaines* ressemblances. Pendant trois pages, quatre pages, il va substituer la bête à la jeune fille, le garde-barrière au ministre. Il joue avec leurs caractères communs. Partant d'une similitude partielle, il cherche à atteindre une identité presque complète. Les deux êtres sont sur le point de se confondre et aussi de se délivrer de leur moi. Dans ce long jeu méta-

phorique, la personnalité s'annihile... Mais laborieusement; et la substitution n'est pas admise par le lecteur sans quelque volonté de complaisance. Il n'a plus le sentiment d'assister à un jeu spontané, mais à la brillante et méthodique utilisation d'une impression fugitive.

Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse de métaphores rapidement indiquées ou d'images plus minutieusement confrontées, on voit bien que ces figures éloignent du réel présent, non pas seulement dans l'espace, mais surtout dans le temps, car l'être ou l'objet absents vers quoi l'esprit de l'auteur est rejeté par ses associations d'idées, appartiennent pour lui *au passé*. Toute image livrée par le présent est immédiatement trempée par Giraudoux dans un bain de souvenirs actifs.

*
**

Aussi étrange que cela puisse paraître au premier abord, on démêle dans l'œuvre de Giraudoux maintes manifestations poétiques d'un certain esprit scientifique. Beaucoup de lecteurs, dont la formation scolaire a été plutôt mathématique, éprouvent du reste en lisant Giraudoux un plaisir que la littérature aussi nettement *littéraire* ne leur prodigue pas d'ordinaire. C'est qu'il se trouvent en présence d'une série d'exercices avec lesquels ils sont familiers.

Remplacer la route par le fleuve, admettre la validité de cette hypothèse, c'est inscrire une égalité : route = fleuve. Entendu que sa valeur est exclusivement poétique, mais on se sert d'elle comme d'un signe, on la fait entrer dans un jeu d'équations, dans un exercice d'algèbre fantaisiste, à l'issue duquel : villages = écluses.

Giraudoux, qui, en face de la réalité, effleure, en présence d'une hypothèse insiste. Il la développe avec une rigueur d'esprit presque mathématique, s'amuse à la pousser logiquement jusqu'à l'absurde. C'est là le point lourd de son univers léger. Nous l'avons vu raffiner longuement sur l'hypothèse : le ministre Dubardeau = Touglas, le garde-barrière. Une autre poussée de fantaisie logique et quasi mathématicienne conduit le banquier Moïse à faire baisser en bourse les *Phosphates de Gafsa*. Il n'y aurait pas songé si la tombe de sa défunte épouse avait occupé dans le cimetière un autre emplacement. Entre la topographie de la nécropole et les diagrammes de la compagnie des agents de change, Giraudoux a cherché avec une ingénieuse insistance les termes intermédiaires.

A voir le raisonnement s'écarter lentement de la réalité, Giraudoux éprouve ce plaisir qu'ont connu dans le monde grec les rhéteurs. Leurs jeux qui ourlent la science d'un liséré d'incertitude lui sont familiers. Il rappelle volontiers que la flèche en dépit de sa vitesse ne peut rejoindre Achille, ou encore que la tortue ne saurait être rattrapée par le lièvre. La captieuse puissance du syllogisme l'émerveille et c'est par des syllogismes justement que le Jupiter de son premier *Amphitryon* tentait de démontrer à ce mari célèbre pourquoi il devait de son plein gré lui livrer Alcmène.

De la métaphore, dont Giraudoux fait un si fécond usage, à la loi scientifique, il faut songer aussi qu'il n'y a pas de différence de nature. Une loi n'est, d'un certain point de vue, qu'une série de métaphores vérifiées, puisqu'une métaphore indique un élément abstrait commun à deux phénomènes différents. Un poète qui invente une métaphore pressent peut-être

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ESSAIS, CRITIQUE, LITTÉRATURE 1934

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

ALAIN. Les Dieux. <i>Un volume (17×11) tiré à 5.500 exemplaires sur vélin simili-cuive des papeteries Breton</i>	25. »
ANDRÉ BRETON. Point du Jour	15. »
PAUL CLAUDEL. Positions et Propositions, II	15. »
DRIEU LA ROCHELLE. Socialisme fasciste	15. »
LUCIEN FABRE. Le Ciel de l'Oiseleur. <i>Un volume in-octavo tellière tiré à 1.000 exemplaires sur alfa</i>	18. »
EDMOND FLEG. Anthologie juive (2 volumes)	24. »
ANDRÉ GIDE. Pages de Journal (1929-1932)	12. »
BENJAMIN GORIÉLY. Les Poètes dans la Révolution russe	15. »
JACQUES DE LACRETELLE. Les Aveux étudiés.	15. »
RENE LAURET. Le Théâtre allemand d'aujourd'hui.	18. »
CHARLES PÉGUY. Victor-Marie comte Hugo	15. »
JEAN SCHLUMBERGER. <i>Traité, IV. Sur les Frontières religieuses. Un volume in-octavo tellière tiré à 50 exemplaires sur pur fil</i>	30. »
<i>1.200 exemplaires sur alfa.</i>	15. »
PAUL VALÉRY, de l'Académie Française. L'Idée fixe.	12. »
— — Autres Rhumbs. <i>Un volume in-octavo couronne tiré à 50 exemplaires sur Japon impérial</i>	60. »
— — <i>4.000 exemplaires sur Alfa.</i>	18. »
— — Pièces sur l'Art. <i>Un volume in-octavo couronne tiré à 1.200 exemplaires sur Alfa Lafuma, sous couverture sur papier Ingres (Coll. "Les Essais")</i>	21. »
— — Suite. <i>Un volume in-octavo couronne tiré à 50 exemplaires sur Japon</i>	60. »
— — <i>4.000 exemplaires sur Alfa.</i>	18. »
LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX, par Jacques de Lacretelle, Pierre Mac-Orlan, Jean Giraudoux, André Salmon, Paul Morand, Max Jacob, J. Kessel	12. »

TRADUCTIONS

MONTGOMERY BELGION. Notre Foi contemporaine : Bernard Shaw - André Gide - Sigmund Freud - Bertrand Russell (<i>Tr. de l'anglais par L. Delavis</i>)	30. »
ILYA EHRENBORG. Duhamel, Gide, Malraux, Mauriac, Morand, Romains, Unamuno, <i>vus par un écrivain d'U.R.S.S. (Tr. du russe par Madeleine Elard)</i>	15. »
MAXIME GORKI. Lénine. - Le Paysan russe (<i>Tr. du russe avec l'autorisation de l'auteur, par Michel Dumesnil de Gramont</i>)	9. »
JULIAN HUXLEY. Ce que j'ose penser. (<i>Tr. de l'anglais par Thérèse Le Prat</i>)	15. »
KARL MARX. Morceaux choisis. Introduction par Henri Lefebvre et N. Gutermann. — Marx Philosophe par P. Y. Nizan. — Marx économiste par J. Duret	24. »
H. L. MENCKEN. Défense des Femmes (<i>Tr. de l'anglais par Jean Jardin</i>). Préface de Paul Morand	12. »
WALTHER RATHENAU. Le Kaiser (<i>Tr. de l'allemand par David Roget</i>)	9. »
BERTRAND RUSSELL. Le Mariage et la Morale (<i>Tr. de l'anglais par Gabriel Beauroy</i>)	13.50